

Nous pouvons proclamer avec orgueil et reconnaissance ces grands résultats des efforts de Richelieu ; mais il ne faut pas oublier cependant les droits imprescriptibles de la morale, et la grandeur du succès ne doit pas nous empêcher d'examiner et d'apprécier les moyens par lesquels il fut obtenu. Il y a deux manières de gouverner les hommes. L'une, qui est celle des princes bons, mais faibles, considère la société comme une famille, conseille plutôt qu'elle n'ordonne, menace plus souvent qu'elle ne frappe. Tenant compte des considérations de fortune, des besoins et des affections de chaque famille, elle agit mollement et n'a pas, pour les déprédations, l'incapacité ou le vice, ces *haines vigoureuses* dont parle Molière. Avec ce système, on acquiert, sinon l'estime, du moins l'affection des masses qui vivent paisibles, et celle des hautes classes que la tolérance et les bienfaits soutiennent et encouragent ; mais on ne fait rien de grand, rien de solide, rien de durable. L'autre système consiste à voir l'avenir plus que le présent, à considérer les faits plus que les hommes, à réaliser les principes à

qu'il a créées pour être maîtresses des autres.—Sa vie fut un combat éternel, a dit du même ministre un des esprits les plus élégants de nos jours, M. de Fontanes. *Toujours près de sa chute en préparant celle des autres, il a besoin d'être courtois, même lorsqu'il est roi. Ce mélange de souplesse et d'audace, ces dangers qu'il éprouve et cette terreur qu'il inspire, sans jamais la ressentir ; l'énergie de son âme qui résiste aux souffrances d'un corps usé par les maladies, cette ambition qui ne trouve aucune gloire ni au-dessus ni au-dessous d'elle-même ; tout dans Richelieu imprime l'étonnement ou commande l'admiration.*—A ces témoignages imposants en faveur de Richelieu, nous pourrions en ajouter un autre plus imposant encore. Lorsque le créateur de la puissance moscovite, Pierre-le-Grand vint, au commencement du XVIII^e siècle, étudier notre civilisation, il alla visiter le tombeau de Richelieu à la Sorbonne, et s'écria après un instant de réflexion : « O grand homme ! je voudrais que tu vécusses encore, je te donnerais la moitié de mon royaume pour m'apprendre à gouverner l'autre. » Jamais plus sincère et plus naïf éloge d'un homme politique n'a été fait par un juge plus compétent.